

# POÉSIE



## Conversion

On perd un peu de vie en la court-circuitant.

J'ai découvert la mer en approchant huit ans  
Il y eut ce jour là un grand coup de tabac.  
Dans mon cœur et sur l'eau, rugissait la tempête.  
Effrayé j'ai couru auprès de mon papa  
Qui, pour me consoler, m'a dit que j'étais bête.  
Pour les grandes personnes, l'orage va de soi  
Mais quand on a huit ans on ne le connaît pas.

J'étais plutôt petit. On m'appelait *le nain*.  
Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire  
Et ... je trouvais ça bien.  
Le jour où j'ai compris j'ai pleuré en cachette  
Mon cœur a revécu ce grand jour de tempête.  
Pour faire moins méchant on m'appela *belette*.  
- Les adultes sont bêtes -  
Pourquoi pas crocodile ?  
Chacun de nous sait bien qu'ils ont larmes faciles...

J'ai grandi doucement, petit être en pâture,  
Vivant tant bien que mal les lois de ma nature  
Conservant ce retard de quelques centimètres  
Epiant les plus grands du bord de ma fenêtre.

Au fond ça m'arrangeait, on me laissait tranquille  
On ne m'embêtait pas, j'avais la vie facile  
J'n'étais pas assez grand pour tenir une fourche  
Et m'en accommodais, allongé sur ma couche.

Un triste jour, hélas, mon corps a évolué  
En trois ans j'ai grandi de ... trente centimètres  
Le ciel en fut loué !  
aubaines que ces trois malheureux décimètres :  
Fi ! des « ni dieu ni maître »  
C'était plus « tir 'toi d'là » mais « fais ceci, cela ... »  
Et ça n'arrêtait pas ! « Viens par-ci, viens par-là ... »  
Et d'un seul coup, d'un seul, j'ai regretté ma taille !  
J'aurais bien accepté, encore, que l'on me raille  
Hélas, c'était fini  
Ce petit tiers de mètre a bouleversé ma vie !

(im) moralité :

Petit gars vas-y cool, ne grandis pas trop vite :  
Le labeur aux géants. Laisse leur le mérite.  
Profite de ces temps,  
Ton futur est miné !  
Vers quinze ou dix sept ans  
La paix ... c'est terminé.

André Couderc

Les enfants lisent, troupe blonde ;  
Ils épellent, je les entends  
Et le maître d'école gronde  
Dans la lumière du printemps.

J'aperçois l'école entr'ouverte ;  
Et je rôde au bord des marais ;  
Toute la grande saison verte  
Frissonne au loin dans les forêts,

Tout rit, tout chante ; c'est la fête  
De l'infini que nous voyons ;  
La beauté des fleurs semble faite  
Avec la candeur des rayons.

J'épelle aussi, moi : je me penche  
Sur l'immense livre joyeux.  
Ô champs, quel vers que la pervenche !  
Quelle strophe que l'aigle, ô cieux !

*Mais mystère ! Rien n'est sans tache.  
Rien ! Qui peut dire par quels nœuds  
La végétation rattache  
Le lys chaste au chardon hargneux ?*

Tandis que là-bas siffle un merle,  
La sarcelle des roseaux plats  
Sort, ayant au bec une perle ;  
Cette perle agonise, hélas !

C'est le poisson qui, tout à l'heure,  
Poursuivait l'aragne, courant  
Sur sa bleue et vague demeure,  
Sinistre monde transparent.

*Un coup de fusil dans la haie,  
Abois d'un chien ; c'est le chasseur,  
Et pensif, je sens une plaie  
Parmi toute cette douceur.*

*Et, sous l'herbe pressant la fange,  
Triste passant de ce beau lieu,  
Je songe au mal, énigme étrange,  
Faute d'orthographe de Dieu.*

Victor Hugo  
Texte et dessins



rentrée de  
septembre

